

Thomas Gunzig

Le plus petit zoo du monde



La girafe

Ça avait commencé comme à chaque fois. À propos d'un truc idiot comme une tache sur l'Inox du frigo ou une odeur suspecte détectée dans le placard et s'avérant être, après enquête, les restes du demi-poulet rôti que l'on croyait avoir jetés quatre jours plus tôt. À partir de là, comme à chaque fois, la discussion était rapidement partie en dérapage totalement incontrôlé vers des zones de reproches plus généraux et plus abstraits qu'une simple tache ou qu'une simple odeur, des zones que les pilotes de ligne connaissent sous le nom de « zones de turbulences » et qu'ils traversent en conseillant d'attacher sa ceinture et d'éteindre sa cigarette. Cathy avait recommencé tout son laïus sur l'engagement, le don de soi, la nécessité de « preuves » d'amour et Bob, comme à chaque fois, avait tout écouté, du

début à la fin, en rentrant la tête dans les épaules et en essayant de prendre son air de chien battu qui pourtant, il le savait bien, ne faisait qu'aviver encore un peu plus la colère de sa femme. Comme à chaque fois, après un temps indéterminé passé à l'écouter raconter ce qu'il estimait pour lui-même être « des salades », il avait balancé une vacherie purement gratuite destinée à faire un maximum de dégâts. Il avait dit quelque chose comme (il faisait souvent mine après coup de ne plus s'en souvenir) : « Mais de toute façon qu'est-ce qu'une grosse conne comme toi y connaît, à l'amour, bordel de merde ? » Et, comme à chaque fois, profitant du silence consterné qui suivait son intervention, il s'était tiré de chez lui, il avait erré un moment en voiture laissant sa colère se dissoudre peu à peu devant le mouvement des essuie-glaces, pour ne plus faire la place qu'à une grosse boule de tristesse rance, signal qu'il était temps de rentrer chez lui pour essayer de recoller les morceaux.

Ce jour-là, pourtant, et contrairement à ce qu'il était convenu d'appeler la « procédure habituelle des disputes de Cathy et de Bob »

(remarque puis discussion puis dispute puis insultes puis départ de Bob puis retour de Bob puis tirage de tête plus ou moins long puis subtils mouvements d'approche puis réconciliation) lorsque Bob revint dans le rez-de-chaussée où ils vivaient, il le trouva vide, lumières éteintes, le manteau de Cathy disparu ainsi que, après vérification, sa brosse à dents, sa trousse de maquillage, son sèche-cheveux semi-professionnel et quelques affaires de rechange. Pas de mot, pas de message sur le répondeur. Rien. Ça, ce n'était pas du tout comme à chaque fois. Bob eut froid dans le dos.

Il sentit sa colère remonter à la surface et se mettre à flotter bien tranquillement dans sa cervelle, comme un morceau de bois pourri dans un étang et il se dit d'abord qu'il n'allait rien faire. Qu'après tout il n'allait pas l'attendre « cette conne », qu'il avait faim et qu'il allait regarder la télé. Il se fit cuire du riz, le regard perdu sur le petit jardin sec qui les avait séduits quand ils avaient décidé d'acheter l'appartement six ans plus tôt. Il mangea en regardant un téléfilm où une fille se fait violer et puis se venge, il regarda le débat qui suivit puis, ne sachant comment il en était arrivé là, il se retrouva en train d'appeler la mère de Cathy pour s'entendre répondre qu'elle « n'avait aucune idée d'où elle pouvait être

en ce moment et que lorsqu'on vit en couple comme on fait du camping il ne faut pas s'étonner d'avoir des ennuis». Bob ne comprit pas ce qu'elle voulait dire par là et finit par aller se coucher.

Il se leva durant la nuit avec la bouche aussi sèche que s'il avait mangé une poignée de sable. En buvant un verre d'eau il vit, à travers la fenêtre de la cuisine, ce qui lui sembla être une grande masse sombre dans le jardin. Il était tard, sa tête pesait des tonnes et il retourna se coucher sans y prêter attention. Ce n'est que le lendemain matin, vers 7 heures, alors qu'il fouillait les placards à la recherche d'un reste de pain à avaler avant d'aller travailler, qu'il vit la chose. Étendue sur le flanc dans le jardin dont elle couvrait presque toute la surface, le cou plié selon un angle bizarre, trois de ses longues pattes étendues et la quatrième ramenée contre elle, il y avait dans son jardin ce qui avait toutes les apparences d'une girafe morte. Bob recracha une bonne partie du pain qu'il était en train de mâchouiller et sortit pieds nus dans l'herbe humide. Il n'y avait pas de doute, c'était bien une girafe au pelage jaune et tacheté (qu'il

effleura du bout des doigts, le trouvant désagréablement rêche) et elle était bien morte : gros yeux mats fixant le ciel du matin, longue langue s'échappant à la manière d'un ruisseau de salive des lèvres sombres de l'animal. Bêtement, Bob regarda autour de lui comme s'il avait pu trouver d'où venait la girafe mais rien ne lui donna le moindre indice. Pieds nus comme ça dans son gazon trempé, il commença à avoir froid et rentra chez lui. En s'habillant pour partir travailler, il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de cette girafe morte dans son jardin et, avant même qu'il s'en aperçoive, il se mit dans l'état d'esprit qu'il détestait le plus au monde : celui du pauvre type qui s'apitoie sur son sort.

Au boulot il resta un long moment à regarder le brouillon d'une lettre adressée à un fournisseur de matériel de bureau puis, prenant une profonde inspiration, il prit son téléphone pour appeler la meilleure amie de Cathy. Elle ne savait rien, n'était au courant de rien, déclara que « finalement ça ne l'étonnait pas », que peut-être, s'il avait été capable du « moindre effort » ça aurait été différent et qu'elle « devait maintenant le

laisser car elle était débordée». Bob appuya très fort son front contre ses paumes et laissa passer la journée.

De retour chez lui il constata en grimaçant que la girafe était toujours là et qu'une drôle d'odeur fauve s'en dégageait, empestant jusqu'à son appartement. Il devait prendre les choses en main, Cathy lui reprochait toujours de ne pas savoir gérer les situations délicates mais cette fois-ci il allait s'en sortir. Il commença par appeler la police : la fille de la centrale, manifestement de mauvaise humeur, dit qu'elle ne voyait pas ce que la police avait à voir dans cette histoire, que si la girafe n'avait pas tenté de le cambrioler, de l'agresser ou de se livrer « sur sa personne à des attouchements », son cadavre n'était que celui d'un animal et non celui d'un suspect et que, par voie de conséquences, il n'avait qu'à « tirer son plan ». Les pompiers, la Croix Bleue, le service « catastrophes naturelles » de la Protection civile se défilèrent les uns après les autres avec ce que Bob jugea être un « beau tissu d'excuses à la con ».

Il réessaya de téléphoner à la mère de Cathy qui lui dit que « oui elle avait eu des nouvelles », que

sa fille « était fatiguée de vivre avec un type sans arrêt à côté de la plaque », qu'une jeune femme devait pouvoir « se reposer sur quelqu'un » et ne pas toujours devoir « prendre les choses en main ».

Bob, à cause de l'odeur putride de la girafe, à cause de son foutu autoapitoiement, dort mal. Le lendemain, l'odeur était devenue encore plus forte et plus désagréable. Un groupe de quatre voisins vint sonner chez lui pour qu'il « règle au plus vite le problème de l'odeur qui les empoisonnait depuis trois jours ». Bob balbutia des excuses et téléphona chez un grossiste en boucherie qui lui expliqua qu'avec « Maastricht et les accords-cadres de la DG6, le commerce de viande d'animaux exotiques était soumis à un contrôle sévère et que c'était mieux avant l'Uruguay Round ». Bob raccrocha. Il avait envie de pleurer, il se regarda dans la glace et se trouva une « sale tête maigrichonne ». Puis le téléphone sonna. C'était Cathy.

Cathy, avec sa voix de volatile aquatique, lui demanda s'il avait réfléchi à « tout ce qu'elle lui avait dit ? ». Sans trop savoir, il répondit oui, qu'il « avait bien réfléchi ». « Alors ? » lui avait-elle

demandé. Au hasard il répondit : « Je vais changer. Je vais faire un effort. » Un silence suivit qui lui fit se dire que Cathy, à son tour, réfléchissait. Puis, avec un accent plein de mystères, elle lui dit au revoir.

Une terreur infinie s'empara alors de Bob. Cet au revoir plein de mystères voulait dire qu'elle pouvait se pointer d'une minute à l'autre. Il n'avait pas le choix, il téléphona d'une voix caverneuse à son boulot pour dire qu'il avait attrapé un virus et qu'il ne pouvait venir au bureau. Il se passa le visage à l'eau glacée et se posta devant la fenêtre pour réfléchir. Il avait plu, de l'eau gouttait de la corniche, la girafe virait au gris. Quelque chose de l'ordre de l'inspiration divine lui vint à l'esprit. Il prit encore une fois son téléphone et appela Darek Grouchovsky, l'ouvrier polonais (au noir) qui avait repeint l'appartement l'an dernier. Bob lui expliqua de quoi il s'agissait, Darek jugea qu'il n'y avait « aucun problème » et qu'il serait là dans une heure avec « son cousin et du matériel ».

En attendant l'ouvrier Bob rassembla tous les vieux journaux qu'il pût trouver et courut acheter une dizaine de rouleaux de sacs poubelles noirs et résistants. Quand il revint, Darek était devant la porte et son cousin achevait de décharger le coffre de leur break Opel. Il les fit

rentrer et les conduisit dans le jardin où ils inspectèrent l'animal d'un œil blasé. Finalement, Darek déclara : « Avec la disqueuse... C'est avec la disqueuse que ça ira le plus vite... » Bob était de cet avis.

Les trois hommes s'étonnèrent devant les immenses quantités de fluides divers, d'organes, d'os qu'un animal de cette taille pouvait contenir. L'odeur aussi les surprit, comme si la girafe avait été un Tupperware oublié depuis des jours et soudain imprudemment ouvert. Bob alla chercher des serviettes dans la salle de bains pour qu'ils puissent se couvrir le visage et retourna dans le jardin en pataugeant dans la boue rougeâtre que formait la terre mélangée au sang. Les serviettes sentaient bon la lavande, ça allait mieux comme ça.

Darek, couvert de sang de la tête aux pieds, maniait la disqueuse avec des airs de dieu fou venu punir les humains, à côté de lui son cousin remplissait des sacs poubelles dont un certain nombre s'empilaient déjà en un grand tas gris devant la porte-fenêtre. Après deux heures de travail acharné Darek déclara qu'il fallait qu'ils « boivent un coup ». Bob sortit trois bières

du frigo, ses pieds étaient poisseux et collaient au sol, ses mains collaient aussi, c'était une impression désagréable mais il fallait en passer par là s'il voulait débarrasser son jardin de cette foutue girafe.

C'est au moment où il ramenait les bières aux deux hommes installés dans le salon que Cathy fit son entrée. Elle les regarda tous les trois, elle regarda leurs mains, leurs jambes et leurs chaussures couvertes de sang, sentit probablement leur odeur mixée d'urine et de charogne, elle regarda les feuilles de papier journal que Bob avait étalées au sol, elle regarda la porte-fenêtre derrière laquelle s'amoncelaient les sacs poubelles. Bob lui sourit, il se sentait mieux, il sentait qu'il avait changé, que tout irait mieux à présent, qu'il prenait les choses en main, qu'il était devenu un homme sur lequel on pouvait compter. Cathy ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais le seul son qui sortit fut une sorte de soupir douloureux. Elle baissa les yeux, ramassa le sac de voyage qu'elle venait de poser au sol et quitta l'appartement.

Bob ne la revit plus. Plus tard, il devait déduire de cette rupture qu'il y avait quelque chose de

détraqué dans le caractère de cette fille. Plus tard encore, il élargit sa conclusion et acquit la conviction que les femmes étaient de sombres folles.